

Le voyage des plantes :



Par : Géraldine GUÉRIN,

Guide-conférencière au musée de la Compagnie des Indes de Port Louis

Sommaire

Le voyage des plantes :	1
I. Historique :	1
II. La route maritime des plantes et épices:	1
III. Le café:	3
IV. Le Thé:	3
V. La canne à sucre et le coton:	4
VI. L'arbre à pain:	4
VII. Les jardins botaniques:	4
VIII. Histoire du Muscadier:	4

Le commerce des plantes et des épices ne date pas d'hier, c'est une vieille histoire qui remonte à l'Antiquité. La conférence portera sur une période plus proche de nous, celle du temps de la Compagnie des Indes (XVII^{ème}, XVIII^{ème} siècles)

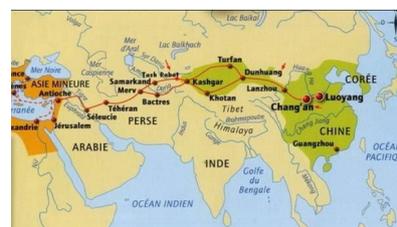
I. Historique :



Si les hommes ont bravé les océans et ses dangers, c'était pour rechercher des marchandises souvent issues de végétaux (café, coton, de l'indigo, des épices comme la cannelle, le poivre (dont la valeur était équivalente à celle de l'or) le clou de girofle, la noix de muscade dont les grands pays se sont disputé le monopole. Au XVIII^e siècle, avec l'art des jardins, on a commencé à s'intéresser aussi aux plantes ornementales.

Toutes ces marchandises végétales ont surtout voyagé d'Est en Ouest. Elles ont suivi la route de la soie à dos de chameaux. Il fallait contourner le désert de Taklamakan, transférer temporairement le chargement sur des yaks pour passer les montagnes du Pamir. Le voyage durait deux ans.

À Byzance, la marchandise valait deux cents fois plus cher que dans le pays producteur. D'où l'idée, à la fin du Moyen-Age, d'aller la chercher à la source.



II. La route maritime des plantes et épices:

Les Portugais furent les premiers. Ils commencèrent à descendre le long des côtes africaines, mais aucun européen n'avait encore navigué dans ces zones et on pensait qu'au-delà du cap Bojador

(un peu au sud de l'actuel Casablanca), la mer bouillait. Peu à peu les navigateurs se sont aventurés plus au sud, mais nouveau problème : comment s'orienter au-delà de l'équateur ? En Europe, on faisait le point en latitude la nuit, en mesurant la hauteur de l'étoile polaire. Dans l'hémisphère sud, on ne la voyait plus.

Quelques années plus tard, les Portugais arrivent au Cap de Bonne Espérance que l'on nommait alors « Cap des tempêtes ». Bartolomé Dias, en 1488, se doute que pour le passer et avoir suffisamment de vent, il lui faut s'écarter de la côte. C'est ainsi qu'il le contourne, mais son équipage l'oblige à rebrousser chemin. Dix ans plus tard, Vasco de Gama, remonte la côte Est de l'Afrique et arrive en Inde. À Calicut, il s'écrie : « Pour le Christ et pour les épices ! ».

Il rentre à Lisbonne, avec peu d'épices, mais il y est couvert d'honneurs, car il a ouvert la route des Indes par la mer.

En 1503, un Vénitien du nom de Cantino, arrive à sortir un planisphère du Portugal et l'apporter en Italie. Ce planisphère sera, pendant un temps, précieux aux Vénitiens, mais ensuite vite dépassé, suite aux nouvelles découvertes.

Il n'est cependant pas complètement étranger à l'expédition de Christophe Colomb, qui, bien qu'italien, découvrira l'Amérique pour le compte de l'Espagne.



Pour tenter d'éviter tout conflit, le Traité de Tordesillas partage le nouveau monde entre l'Espagne et le Portugal ; il définit comme ligne de partage un méridien situé à 1700 kilomètres à l'ouest des îles du Cap Vert. Le Brésil, qui sera bientôt découvert par les Portugais, est placé sous souveraineté portugaise, et le reste des Amériques sous souveraineté espagnole.

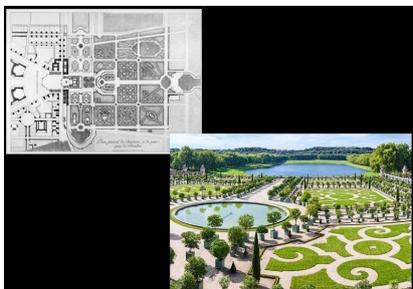
Les Portugais étendent leur présence en Asie. Ils débarquent aux îles Moluques, en Indonésie. Là, ils découvrent que c'est le seul endroit dans le monde où poussent les muscadiers et les girofliers. Mais, ces îles se situent dans une région très vaste, aussi grande que l'Europe, et il est très difficile pour un petit pays comme le Portugal de surveiller un aussi grand domaine.



C'est maintenant au tour des Hollandais de se lancer dans l'aventure. Contrairement aux Portugais, ils se présentent au début, aux chefs de villages, comme de simples marchands, pacifiques. C'est ainsi que peu à peu ils parviendront à supplanter les Portugais, aux méthodes plus brutales.

En 1602, les Hollandais fondent une compagnie des Indes ; les Anglais les avaient précédés de peu, 1600. Il faudra attendre 1664 pour que les Français arrivent dans la région, ne se contentant au début que des restes.

Devant cette situation, Louis XIV demande à Colbert de créer la Compagnie des Indes pour s'affirmer face aux Anglais et aux Hollandais.



On demande aux premiers capitaines de la compagnie, de rapporter des graines pour agrémenter Versailles. Louis XV ordonne en 1726 de rapporter des graines et des plantes, auxquelles il faudra donner un nom et commandera des expéditions scientifiques comme celle de Bougainville. Louis XVI cherchera à poursuivre cette politique, mais il aura moins de chance avec La Pérouse.

Il faut savoir qu'à l'époque, au cours de ces navigations entre la France et les Indes, on perdait énormément d'hommes d'équipage. On faisait bien sûr des escales, pour reposer les marins, faire de l'eau et des vivres fraîches pour lutter contre le scorbut.

La première étape était souvent au Sénégal ; ensuite on partait pour six mois de mer, car on ne s'arrêtait rarement au Cap de Bonne Espérance, aux mains des Hollandais. On s'arrête sur l'Île Bourbon (aujourd'hui La Réunion), et sur l'île de France (Île Maurice). Ces îles sont peu peuplées, et

pour mettre en valeur les terres, on y importe des personnes jugées « indésirables » en France. Ces personnes font travailler des Africains. On y encourage le métissage.



On reprend la mer vers les Indes que l'on atteint après quelquefois une étape en Arabie. Les Français vont s'installer sur la côte Est de l'Inde et fonder Pondichéry où ils achètent des épices. Pour trouver des étoffes de mousselines, ils continuent vers le Bengale, et fondent Chandernagor.

Souvent, arrivés là, les navires avaient perdu, en moyenne, quinze pour cent de leur équipage : il fallait environ un an de mer pour atteindre la Chine, et beaucoup de matelots mouraient pendant le voyage.

Autre problème : à bord il faut savoir conserver les plantes, les arroser souvent alors que l'eau est une denrée précieuse. Pour cette raison, les botanistes avaient des difficultés avec les équipages pour qui ces végétaux étaient une gêne, prenant beaucoup de place sur le pont, et trop consommateurs d'eau.

Duhamel du Monceau écrit un ouvrage précisant la manière de conserver les plantes dans de petites caisses où elles sont à l'abri des rats. Il existe aussi des caisses plus grandes, les caisses « grillées » (grillagées). L'ajout de pieds à ces caisses mettait les plantes à l'abri de l'eau salée qui inondait souvent le pont.

Un anglais, le docteur Nathaniel Bagshaw Ward, à Londres, autour de 1829, inventa la caisse qui porte son nom et qu'il dota de vitres. Il s'était aperçu que la condensation qui se déposait à l'intérieur des vitres, assurait une sorte d'auto-arrosage de la plante.



III. Le café:

Gabriel de Clieu (1687 – 1775) doit emmener deux petits plants de café que lui avaient confiés des Arabes. Bernard de Jussieu, professeur de botanique au Jardin du roi, essaie de les acclimater à Paris, mais aussi en Martinique, tâche qu'il confie à Clieu.



Sur le bateau, Gabriel de Clieu va partager sa propre ration d'eau pour arroser les deux plants confiés par Jussieu. Un homme d'équipage va essayer de faire passer la caisse d'un des plants par-dessus bord, mais sans succès. Ce plant ne survivra pas, mais le second arrive à bon port et donne naissance aux caféiers d'Amérique centrale et du Sud.

En Europe, les Italiens adoptent le café, puis en 1669, il arrive à Paris. Le succès est grandissant, à tel point que Francesco Procopio dei Coltelli, jeune Sicilien de Palerme, ouvre en 1670, un petit café situé au cœur de Paris, à Saint-Germain-des-Prés, où il se fait connaître pour son café ; l'établissement prendra le nom de café Procope. Les plus grands écrivains et intellectuels du XVIII^{ème} siècle (Diderot, Voltaire, Montesquieu et d'Alembert) défilèrent au Procope, puis plus tard, Musset et Verlaine.



IV. Le Thé:



Le théier *Camellia Sinensis* est originaire de Chine, du Yunnan. Les Anglais ont volé des plants en Chine et les ont apportés en Inde.

Les Chinois mènent une politique isolationniste, mais pour faire du commerce, ils tolèrent les européens sur un quai, Canton. L'escale dure 6 mois.

Les Chinois cachaient les lieux de transformation et de culture de leur thé. Un Anglais, Robert Fortune, s'est déguisé en mandarin ; à partir de Shanghai, il commence un long voyage et remonte jusqu'aux lieux de culture. Il réussit à voler des plants de thé en soudoyant des Chinois, et il les a ensuite emportés en Inde, à Calcutta.

Le thé et le café sont deux boissons à la mode mais, qui pour plaire au goût des européens, nécessitent du sucre.

V. La canne à sucre et le coton:

La canne à sucre est originaire de Nouvelle Guinée et sa culture se répand peu à peu. Les Français veulent en cultiver aux Antilles. On y fait venir des gens pauvres, originaires d'Europe. Mais, trop faibles, ils seront peu à peu remplacés par des Africains, très robustes, originaires souvent des côtes ouest de l'Afrique. Ces esclaves arrivent aux Antilles et en Louisiane.



Le coton est originaire du Pakistan et du Pérou. L'Europe va s'en enticher, en découvrant les mousselines et les indiennes, étoffes beaucoup plus douces que le lin ou le chanvre.

Le coton va arriver aussi en Amérique du Nord.

En France, pour préserver l'industrie textile locale, le roi interdit d'abord l'importation du coton, puis, au moment où la Compagnie des Indes est en faillite, uniquement la vente. On va en vendre en Amérique et peu à peu y introduire la culture.

Il y a moins de morts parmi les esclaves dans les plantations de coton que dans celles de la canne à sucre, car en Amérique, à partir d'une certaine époque, la traite négrière est interdite, alors on tente de ménager un peu les esclaves. Aux Antilles et au Brésil, la traite est toujours autorisée, et on se préoccupe moins de leur santé, la traite assurant un rapide turn-over.



VI. L'arbre à pain:



se mutiner.

On nourrit les esclaves avec l'arbre à pain. Un capitaine britannique, Blight, à bord du Bounty, avec 48 hommes d'équipage, est chargé d'aller à Tahiti chercher des plants d'arbres à pain pour les acclimater aux Antilles. Le bateau reste six mois à Tahiti, puis après avoir embarqué 1 050 arbres, prend la direction des Antilles. Le capitaine est très dur, et l'équipage regrette la vie à Tahiti ; il finira par

C'est au cours d'une seconde expédition que l'arbre à pain arrivera aux Antilles.

VII. Les jardins botaniques:

Sous le règne de Louis XV, la loi interdit de posséder un végétal encore inconnu, il doit être envoyé aux jardins du roi. À leur arrivée, les plantes doivent être remises en forme. Cela se fait dans des petits jardins botaniques dans des ports comme Brest, Lorient, Rochefort... Lorsque la plante s'est rétablie, elle doit rejoindre les jardins du roi à Paris.

Le Magnolia a une date d'introduction officielle qui est 1733. Pourtant, en 1711, un Magnolia Grandiflora « laurier tulipier », arrive à Nantes, dans une serre. Il végète pendant 20 ans et le jardinier veut le jeter. Sa femme le recueille et le plante en extérieur au château de la Maillardière où il se développe.

D'autres végétaux exotiques à cette époque comme l'hortensia originaire du Japon, le Camélia des pentes de l'Himalaya.

Sur l'île de France (île Maurice), le jardin de Pamplemousse sert de jardin d'acclimatation.

VIII. Histoire du Muscadier:

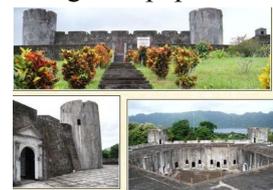


C'est dans ce jardin des plantes de l'île Maurice, qu'ont été introduits les muscadiers et les girofliers.

Les Moluques sont des îles volcaniques, difficiles d'accès pour les navires. Les Hollandais vont payer les populations locales pour qu'ils détruisent les plants sur toutes les petites îles, sauf sur deux ou trois îlots (Ternate, Banda, Amboine) qu'ils peuvent mieux contrôler.



Ils font massacrer par des Japonais 44 chefs qui n'ont pas voulu se soumettre, ainsi que tous les hommes de plus de 15 ans. Ils ont encouragé les populations locales à se métisser, afin d'en faire des alliés.
Les Hollandais hérissent les îles de forts de défense.



Un Français, Pierre Poivre, est arrivé à voler des plants de muscadiers et de girofliers et ôter le monopole de l'exploitation de ces épices aux Hollandais, sans commettre un seul meurtre.



Lyonnais d'origine, il est issu d'une famille modeste qui travaillait dans le commerce de la soie.

Voulant être prêtre, il s'embarque pour la Chine et la Cochinchine (Vietnam) pour évangéliser.

En Chine, il évangélise peu, mais s'intéresse aux plantes, aux gens. On le fait rentrer en France, mais en route son bateau est attaqué dans le détroit de Malacca. Un boulet lui arrache le poignet droit ; le chirurgien lui coupe le bras au-dessus du coude. Cela pose un cas de conscience au futur prêtre : on doit bénir avec la main droite, comme il n'en a plus, il ne sera pas religieux.

Il est débarqué à Batavia (actuelle Jakarta), pour poursuivre sa convalescence. Il en profite pour observer le trafic d'épices dont on brûle les excédents pour maintenir les cours, à l'occasion de grandes fêtes.

Il pense à voler des plants de girofliers et de muscadiers pour les acclimater sur l'île de France. Rentré à Versailles, il multiplie les démarches, et finit par recevoir un peu d'argent. Il retourne aux Philippines, à Manille. Il s'y fait beaucoup d'amis.

Il arrive à trouver un bateau et se rend dans les Moluques. Il n'y est pas toujours bien accueilli. Au Timor, il trouve des muscadiers sauvages et les rapporte sur l'île de France. Cette quête dure 10 ans.

La personne chargée de faire prospérer les plants (le botaniste Aublet) s'en occupe peu et veut bientôt s'en débarrasser et les détruire. Découragé, il écrit une lettre déchirante au roi et rentre en France.

Là, il change de vie, achète une propriété, se marie à la jeune Françoise Robin.

En 1770, la Compagnie des Indes va mal ; le roi lui rachète l'Île de France (Maurice) et l'Île Bourbon (La Réunion).

Pour s'en occuper, le roi propose alors à Pierre Poivre d'être gouverneur de l'Île de France. Il s'y rend aussitôt et essaie de monter des expéditions vers les îles Moluques.

L'ingénieur et botaniste Bernardin de Saint Pierre s'y trouve aussi pour encourager le développement agricole de l'île. Mais il s'éprend de la femme de Pierre Poivre et doit bientôt regagner la France. C'est en souvenir de cette aventure qu'il écrira son roman « Paul et Virginie » et deviendra célèbre.

Un jeune ingénieur et un capitaine de navire partent, sur ordre de Pierre Poivre, pour les Moluques. Ils cherchent des plants sur de petites îles oubliées, s'approchent de la Papouasie. Sur l'une d'elles, ils rencontrent un Hollandais qui accueille le capitaine et veut bien lui désigner une île où il pourra trouver les plants qu'il recherche.

C'est ainsi que l'expédition rapporte à Pierre Poivre, cette fois sans encombres, 400 Muscadiers et 70 girofliers.

Ces plantes prospéreront surtout à Cayenne et aux Seychelles.

Ces plantes et épices ont eu une telle importance pour les pays européens, qu'elles ont engendré des guerres et des brassages de populations dans les pays de production et de culture.

Bibliographie...

Daniel Vaxelaire, *Les Chasseurs d'épices* (Petite Bibliothèque Payot)

Robert Fortune, *La Route du thé et des fleurs* (Petite Bibliothèque Payot)

José E. Mendes Ferrão, *Le Voyage des plantes et les Grandes Découvertes* (Ed. Chandeigne)

Yves-Marie Allain, *Voyages et survie des plantes au temps de la voile*

